

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 359 - Octobre 2018 - 37^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

Il y a 75 ans, Hirsch Glick composait LE CHANT DES PARTISANS juifs : Zog nit keyn mol - זאג ניט קיין מאל

par BERNARD FREDERICK

Zog nit keyn mol - זאג ניט קיין מאל - premier vers du *Partizaner Lied* ou Chant des partisans, après avoir été un chant de guerre, un chant de vengeance, est devenu aujourd'hui un chant de revendication, de ceux dont Léo Ferré disait qu'ils étaient « les plus beaux ». C'est un hymne, on se lève pour l'entendre. On l'écoute debout pour dire : מיר זיינען דא - *Mir zeynen do* ! Nous sommes là !

C'est au printemps 1943, qu'un jeune poète yiddish, détenu au ghetto de ווילנע - Vilnè en yiddish, Wilno ou Vilnius -, **Hirsch Glick**, âgé de 21 ans, composa les paroles de ce chant sur une musique soviétique То не тужи – грозные облака

(ce ne sont pas des nuages, mais l'orage) aussi connue sous le nom de Терская походная (marche militaire de Terek), composée en 1935 par Dmitri Pokrass, un compositeur, pianiste et chef d'orchestre, sur des paroles en russe d'Alekseï Sourkov. ■■■ (à suivre en page 4)



La partisane Rachel Rudnitzki pendant la libération de Vilnè

A guit your ! ! א גוט יור !

À l'occasion de Roch Hachana, la PNM présente ses meilleurs vœux à ses lecteurs.

L'apport des écrivains juifs de Berlin à la littérature allemande

II. LES SALONS DES « SALONNIÈRES » JUIVES DE BERLIN

par FRANÇOIS MATHIEU



Après avoir inauguré le mois dernier cette série par l'initiateur de la Haskala, **Moses Mendelssohn**, il convient d'observer une conséquence importante de ce mouvement : la tenue à Berlin de salons par des femmes de familles juives entrées récemment dans la société bourgeoise cultivée.

En faisaient partie les familles Herz, Levin, Mendelssohn, dont les descendants s'illustrèrent dans les sciences,

la littérature, la musique, faisant que l'Allemagne occupera alors en Europe dans ces domaines la place prépondérante que l'on sait. **Heinrich Heine**, qui séjourna par deux fois de 1821 à 1824 à Berlin, et fréquenta les salons, sera le sujet de notre prochain article. ■■■ (à suivre en page 8)

Editorial

ANTISÉMITISME : ENCORE !

par JACQUES LEWKOWICZ

Dans Paris, on découvre sur une porte cochère : « Ici vivent des ordures juives »*.

Depuis le meurtre d'Ilan Halimi en 2006, jusqu'à celui de Mireille Knoll en 2018 et dans l'intervalle, on meurt, aujourd'hui, en France, d'être Juif.

Les enquêtes destinées à mesurer les formes et l'étendue de la haine antisémite sont contrastées. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et les génocides des Juifs et des Roms qui l'ont accompagnée, l'hostilité à l'égard des Juifs a largement reculé. Il reste que les préjugés antisémites (« les Juifs ont un rapport spécial avec l'argent et le pouvoir ») affectent une bien trop grande proportion des attitudes mentales tandis que la violence des actes antisémites s'accroît : ils vont jusqu'au meurtre.

En France, depuis 1972 et surtout 1990, les actes et la diffusion de la haine antisémites sont sévèrement réprimés par des lois qui punissent tous les faits racistes et antisémites. Mais le droit n'épuise pas le réel social et rien ne prouve que la pénalisation, bien que nécessaire, ait un effet dissuasif. Force est donc de s'interroger sur ce qui mène à l'antisémitisme. On expliquera que la haine des Juifs partage des caractéristiques avec tous les racismes : l'essentialisation de groupes humains et le jugement dépréciatif porté sur ceux-ci. Mais il faut affirmer avec force la gravité de l'antisémitisme. Alors qu'ils représentent 1 % de la population, les Juifs sont victimes d'un tiers des actes de violence raciste. Parmi ces actes, le meurtre de personnes âgées ne concerne que les Juifs. Par ailleurs, existe une spécificité des préjugés : amour de l'argent, du pouvoir, fourberie...

Comme explication, certains évoqueront la souffrance sociale comme origine de la violence s'abattant sur le bouc émissaire juif. Comme si cette souffrance mettait l'auteur d'un acte antisémite en état de légitime défense ou l'autorisait à se venger contre les juifs au nom des humiliations subies. Par cette excuse, l'auteur d'un acte antisémite se trouverait ainsi dédouané de sa responsabilité.

On ne saurait oublier que le poison antisémite résulte aussi de confusions beaucoup trop fréquentes relatives au conflit israélo-palestinien. Il existe, dans la parole des différents teneurs de discours publics (politiques, associatifs ou journalistiques) des amalgames, pièces d'un récit simpliste, relativement à des notions pourtant très distinctes comme : Juifs, religion juive, Israéliens, État d'Israël, gouvernement israélien. L'introduction, plus récente, des notions de sionisme/antisionisme dans la description de l'antisémitisme n'a pas contribué à plus de clarté dès lors que des définitions précises ne sont pas apportées.

Dans ces conditions, il appartient aux intéressés, victimes actuelles ou potentielles d'actes antisémites de développer leur vigilance et leur mobilisation sans oublier de rappeler les responsables publics à leur devoir. La lutte contre l'antisémitisme doit être l'affaire de tous. ■ 25/09/2018

* 20 septembre 2018 dans le 18^e arrondissement de Paris.

CARNET

Adieu MARCELINE (1928-2018)

Cinéaste, écrivaine et femme d'engagement, Marceline Loridan-Ivens est venue au cinéma lors du tournage de *Chronique d'un été* en 1960.

Dans ce film d'Edgar Morin et de Jean Rouch, un étudiant de Côte d'Ivoire prend le matricule tatoué sur le bras de Marceline pour un numéro de téléphone : l'extermination des Juifs d'Europe était inconnue ou mal connue du continent africain. Un travelling de plus de 4 min., tourné en son direct, montre Marceline « parlant » à son père déporté à Auschwitz dans le même convoi qu'elle mais assassiné à l'arrivée au camp.

Comme me le dira Marceline dans un entretien : « J'étais là seule face à moi-même. C'est moi qui l'ai exigé. (...) Ils m'ont donné le Nagra, expliqué comment enregistrer le son. C'est devenu un plan célèbre ».

Marceline avait amené dans le film

son ami Régis Debray et Jean-Pierre Sergent son compagnon. C'était sa première rencontre avec les Africains et c'était la Guerre d'Algérie : en soutien avec le FLN, elle part à Alger filmer, avec Sergent, les débuts de l'Indépendance : *Algérie année zéro* (1962), interdit en France et en Algérie, obtient le Grand prix du Festival international de Leipzig. En 1968, elle part au Vietnam avec son mari, le grand documentariste **Joris Ivens** qui témoigne de par le monde des luttes ouvrières et de celles des peuples colonisés. Ils réalisent un film remarquable aux côtés de la résistance vietnamienne à l'impérialisme américain : *Le 17e parallèle*. À la rupture des relations sino-soviétiques, elle soutiendra la *Gauche prolétarienne* et en 1971, signera l'*Appel des 343 salopes* pour le droit à l'IVG. Marceline et Ivens tournent en 1976 *Comment Yukong déplaça les montagnes*, premier grand documentaire historique sur la Chine de la Révolution culturelle. Ivens disparaît en 1990.

Depuis des années, elle veut tourner à **Auschwitz**, un projet longuement mûri, *La petite prairie aux bouleaux*, mais le Comité du musée du camp interdit d'y tourner des fictions. Marceline le convainc : « J'y suis chez moi ; je fais ce que je veux. ». Elle confie à Anouk Aimée le rôle de Myriam, dédoublement de sa propre mémoire dans un récit de voyage retour à Birkenau : une rescapée de 75 ans, partie durant de longues années à l'étranger, rentre à Paris, renoue avec les amicales de déportés et entreprend ce voyage.

Joris Ivens et Marceline Loridan



Dans *La petite prairie...* la rescapée tente de se réapproprier le lieu du camp et sa représentation alors que le Comité du musée d'Auschwitz contrôle toutes les images par un cahier des charges et un droit de regard, auxquels Marceline a dû se soumettre, acceptant la censure de certaines séquences. Le film critiquera le « tourisme pèlerinage », interrogeant la relation entre la rescapée et la génération qui suit.

Ces dernières années, les tourments enfouis de sa mémoire vive, l'obsession de l'identité juive s'étaient emparés d'elle, une mémoire qui ne l'avait jamais quittée et l'amenant, jusqu'à la hantise, à cette même interrogation de l'écrivain et ancien déporté Imre Kertész : « Les survivants doivent se faire une raison. Avec le temps, Auschwitz échappe petit à petit à leurs mains faiblissantes, mais alors à qui appartiendra-t-il ? » ■

LAURA LAUFER

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'UJRE

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef

Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Taubman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

BERNARD ZOUKEMAN

alias **CHRISTIAN REVEL**



La PNM perd un abonné de la première heure. Il avait 94 ans. Nous étions nombreux à lui dire un dernier adieu au cimetière de Bagneux. C'était un homme de combat, un homme de fidélité, qui avait « le goût des autres ». Il découvrit le plaisir d'écrire après la mort de sa femme et publia à compte d'auteur hélas, et le livre est aujourd'hui épuisé, un premier ouvrage intitulé *Un amour unique et autres histoires*. Il laisse à tous ceux qui l'ont connu le chagrin de le voir disparaître, un chagrin atténué par le bonheur de l'avoir côtoyé : qui dans les rangs de l'UJJ Zone Sud, qui dans son 3e arrdt. où il resta jusqu'au bout fidèle à son poste de diffuseur de l'Humanité. Nombre de lecteurs nous font part de leur tristesse. Il était, twitte une voisine, « beau, juif, communiste, coquin, commerçant dans le Marais où son sourire répandait comme la joie rue de Bretagne ». À sa fille Catherine, à sa famille, à tous les proches, nos amicales condoléances. ■

IDA GRINSPAN



Ida nous quitte. Née Fensterszab, déportée à 14 ans, rescapée d'Auschwitz, elle nous laisse d'utiles outils de mémoire, et citons-la : « L'oubli serait aussi intolérable que les faits eux-mêmes. »

Retenons, destiné « à la jeunesse », ce livre écrit en complicité avec Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré**. Avec précision, avec dignité, elle dit l'enfance, la chance puis la malchance, le voyage, la faim. Elle dit aussi l'après, le retour. Tout ce que nous connaissons tous et dont le récit nous est et doit nous être toujours nouveau.

D'elle, encore, nous retiendrons ce témoignage
« Je n'ai pas pleuré », accessible sur Youtube :

<https://www.youtube.com/watch?v=WNSaEr6WtLA> ■

* Ida Grinspan, Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Pocket Jeunesse, 2012, 192 p., 5,95 €

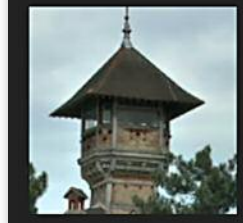


L'UJRE ET LA PRESSE NOUVELLE MAGAZINE SOUTIENNENT LEURS ACTIONS ...

(commandes à passer au 01 47 70 62 16, chèques à l'ordre de UJRE/PNM, 14 rue de Paradis 75010 PARIS)

• SYLVIA AUBERTIN - DVD LES ENFANTS DE DENOVAL

Pour que vive la mémoire de la Maison d'enfants d'Andrésy créée par l'UJRE en 1945 via sa *Commission Centrale de l'Enfance*, achetez, offrez cet excellent film documentaire (64 mn., 12€ + 3€ de port) ! ■



• **COMITÉ BORIS** : Contre la destruction de l'œuvre de Boris Taslitzky (5 panneaux monumentaux gravés sur la crèche Louise Michel de Levallois-Perret), achetez les **cartes postales de soutien** (1€ la carte, 5€ le jeu de 5) pour financer les actions en justice ! ■



Loi PACTE : UNE TENTATIVE POUR SOIGNER LA MALADIE CHRONIQUE DU CAPITALISME

par JACQUES LEWKOWICZ

On pense souvent que la caractéristique dominante du capitalisme est d'être un système économique basé sur l'exploitation des travailleurs et la réalisation du profit privé. Si une telle affirmation est exacte, elle est incomplète et le complément, même s'il est moins connu, est tout aussi important. Le profit réalisé est destiné à être accumulé plutôt qu'à satisfaire les besoins sociaux. Et lorsque cette accumulation dépasse un certain niveau, la recherche du profit en proportion suffisante par rapport à l'accumulation rencontre des limites.

Si l'on exige, par exemple, un taux de rentabilité de 15 % par an, ceci implique souvent un degré insoutenable d'exploitation qui détruit les capacités productives des salariés. Au niveau macroéconomique, le défaut de pouvoir d'achat des salariés rendra difficile la réalisation prévue du profit par la vente des marchandises, faute de débouchés. C'est ce genre de contradictions qui condamne le capitalisme à subir des crises répétées, la dernière ayant débuté il y a dix ans. On comprend que ceux qui bénéficient de ce mode de production tentent d'en prolonger la survie par toute une série de moyens.

C'est dans ce cadre que s'inscrit la loi PACTE (plan d'action pour la croissance et la transformation des entreprises) actuellement en discussion devant l'Assemblée. Ce texte se présente sous la forme d'un ensemble de dispositions extrêmement diverses, certaines très techniques dont l'examen dépasse le cadre du présent article. Nous nous attacherons aux deux principaux groupes de dispositions : celles qui tiennent à la conception de l'entreprise et celles qui concernent les seuils d'obligations légales. On notera, cependant, que le même texte prévoit la privatisation de deux entreprises importantes remises sous la coupe du capital financier : la *Française des jeux* et *Engie*, sous pré-



texte de créer un fonds d'innovation au bénéfice des entreprises, dont on a de bonnes raisons de douter qu'il sera efficace.

Le ministre de l'économie, Bruno Lemaire, présente les dispositions envisagées pour l'entreprise comme un changement majeur, bien qu'elles se limitent à peu de choses et présentent des dangers. D'une part, seraient développés l'intéressement et la participation des salariés aux bénéfices de l'entreprise, en extension des dispositions déjà existantes. Il s'agit donc, dans la rémunération globale des salariés d'augmenter la part variable soumise aux risques stratégiques, alors que les grandes orientations en la matière sont de la compétence, en dernier ressort, des dirigeants de l'entreprise, mandataires du capital financier, et non des salariés. D'autre part, les conseils d'administration se trouvant à la tête des entreprises, dont le nombre d'administrateurs est compris entre huit et douze, devraient comprendre désormais non plus un mais deux administrateurs élus par les salariés.

La logique de ces deux dispositions est la même, faire en sorte que les salariés intériorisent les objectifs de l'entreprise de façon à ce qu'ils les considèrent comme

les leurs. Certes, ces objectifs sont présentés, généralement, sous une forme concrète détaillant la stratégie concurrentielle que fixe la direction. Ainsi, par exemple, va-t-on évoquer des parts de marché à conquérir par différents moyens parmi la clientèle, les dispositifs organisationnels qui permettront cette conquête, etc. Mais, à la fin des fins, ces orientations ont pour but ultime la réalisation la plus rapide possible du profit monétaire maximum, lequel sera réparti entre les propriétaires de l'entreprise sous forme de dividendes. On espère donc qu'en permettant aux salariés d'accéder à la description et à la décision relatives aux manœuvres stratégiques patronales ainsi qu'en les intéressant aux résultats ils adhéreront mieux aux directives qui leur sont données. Il s'agit là d'un des principaux moyens utilisés pour pallier la crise toujours menaçante dont les données sont décrites en introduction.

Certes le projet prévoit que les sociétés devront définir une « raison d'être » en termes de responsabilité sociale et environnementale et non se limiter à la distribution de dividendes. Mais il est précisé que la fixation de ces objectifs hors profit ne pourra faire l'objet d'aucune contrainte : le patronat est rassuré !

Enfin, la diminution, prévue par le projet de loi, des obligations patronales, laquelle résulte du relèvement des seuils fiscaux et sociaux, souvent formulés en nombre d'emplois par entreprise, est justifiée par l'attente d'un résultat en termes de créations d'emploi. Ceci repose sur une image erronée du fonctionnement du marché du travail. Cette représentation consiste à penser que la création d'emploi est fonction de la facilité administrative de cette création. En fait, on ne recrute pas de la main-d'œuvre parce que les formalités sont simples. On recrute pour produire un bien ou un service dont on pense qu'il est susceptible de rencontrer une demande solvable. ■ 24/09/2018

L'ASSASSINAT DE MAURICE AUDIN ENFIN RECONNU

HOMMAGE

Il aura fallu plus de 60 ans pour qu'un président de la République reconnaisse que la disparition de Maurice Audin avait été rendue possible par le système d'« arrestation-détention » instauré par les « pouvoirs spéciaux » votés en 1956. Le travail des comités Audin successifs, le rôle des mathématiciens Schwartz puis Villani (député LREM), la conférence de presse de février dernier du député communiste Junel, rejoint par Villani, n'auront donc pas été vains ! **PNM**



Enseignant à l'Université d'Alger, Audin adhère à 19 ans au Parti communiste algérien, devenu clandestin en 1955.

Janvier 1957, le général Massu obtient les pleins pouvoirs de police. Des gradés du 1er régiment de

parachutistes arrêtent Audin à son domicile, le 11 juin 1957. Audin est torturé. Personne ne le reverra.

À 25 ans, il laisse une toute jeune épouse, trois enfants et une thèse de mathématiques, soutenue en décembre, *in absentia*. Laurent Schwartz qui préside la soutenance ouvre la séance par cette question bouleversante : « Maurice Audin est-il dans la salle ? » Car Audin est « disparu ». L'année 1957, c'est le début de l'Affaire Audin : d'un côté l'entrée en scène du mensonge officiel, de l'autre un long combat pour la vérité. Un combat de plus de soixante ans.

Le nom est connu par des places Maurice Audin dont une à Alger qui remplace celle du Maréchal Lyautey et une à Paris, inaugurée en 2004 au Quartier Latin par Bertrand Delanoë qui rend hommage au « membre du PCA », au « militant de la cause anticolonialiste ».

Audin, arrêté, torturé, disparu. Tombé dans le silence. Pas dans l'oubli. La vérité est un long chemin. Nous connaissons le sort subi entre les mains des tortionnaires grâce au livre qu'Henri Alleg rédigea en prison, au nez et à la barbe de ses geôliers.

Le manuscrit de *La Question* sortit de prison fin 1957, avant son auteur. Le livre paraît le 12 février 1958, sept mois à peine après la « disparition » d'Audin. Publié par les Éditions de Minuit, il fait l'effet d'une bombe. La France entière, le monde entier apprend que l'armée torture en Algérie. Il fallut quelque courage à l'éditeur pour publier le livre.

Nous savions donc que la thèse officielle selon laquelle Audin aurait été abattu lors d'une tentative d'évasion était mensongère. Mais alors ? Où est le corps de Maurice Audin ? Josette Audin ne cesse de poser cette question lancinante, elle qui dès juillet 1957 porta courageusement plainte contre X pour homicide. Aidée du Comité Maurice Audin, elle exige la vérité.

La France a, par la voix de son président, Jacques Chirac, demandé pardon aux juifs pour les crimes de Pétain. Elle vient, par la voix d'un autre président, d'assimiler l'assassinat d'Audin à un crime d'État,

reconnaissance que le Comité Charonne, dont l'UJRE est membre, revendique de son côté pour les victimes de février 1962.

Si le nom est connu, la fin de l'histoire ne l'est pas encore et, rappelle Josette Audin, il y a des milliers de disparus dont la liste vient d'ailleurs d'être postée sur Internet.

La quête désespérée des corps : une nouvelle sorte d'*Habeas corpus*. Quand la victime a disparu, ce sont les parents qui réclament les corps. En Espagne, quatre-vingts ans après la guerre dite civile, on découvre des charniers. En Argentine, au Brésil, au Chili, au Paraguay, quarante ans après la fin des dictatures, on cherche toujours. Des associations se créent : « *Dónde está ?* ». Procédure plus rapide en Afrique du Sud, grâce à la commission *Vérité et réconciliation* de 1996. Plus rapide au Rwanda grâce aux tribunaux communautaires *Gacaca*. Là, pas d'avenir commun sans manifestation de la vérité.

À l'évidence, la guerre d'Algérie demeure un facteur de clivage. Si la vérité avance, c'est grâce au travail de citoyens qui se battent pour notre histoire. Paraphrasant Apollinaire, on pourrait dire : « *Comme la justice est violente mais comme l'espérance est violente* ». ■

Nicole Mokobodzki



ANNIVERSAIRE

LE CHANT DES PARTISANS DE VILNO A 75 ANS ...

(Suite de la Une)

Hirsch Glick s'inspirait de l'insurrection du ghetto de Varsovie dont la nouvelle s'était répandue jusque dans les autres ghettos et attisait la résistance. Lui-même était membre de la *Fareynikte Partizaner Organizatsië* (FPO) – פֿאַרײניקטע פֿאַרטיזאַנער אָרגאַניזאַציע (Organisation unifiée des partisans du ghetto de Wilno) dont la devise était « *Nous n'irons pas comme des moutons à l'abattoir* ». La FPO, fondée en 1942, rassemblait l'ensemble des tendances politiques juives. Elle était placée sous le commandement d'Itzik Witenberg, un militant communiste, assisté de membres de trois mouvements sionistes (*Hashomer Hatzair*, *Hanoar Hatzioni* et *Bétar*) et des communistes. Le *Bund* les rejoignit plus tard. Les objectifs de la FPO étaient l'autodéfense de la population du ghetto, le sabotage des activités industrielles et militaires allemandes et de se joindre à



Ilya Erhenbourg avec un groupe d'anciens résistants juifs à Vilnius après la Libération

l'Armée rouge et aux partisans non-juifs qui se battaient alentour. Ainsi, dans la nuit du 8 au 9 juillet 1942, un train de munitions sauta à dix kilomètres de Vilnius. D'autres actes de sabotage furent menés à bien, notamment dans la production des ateliers de confection travaillant pour le Reich.



Hirsch Glick naquit à Vilnè, la « Jérusalem du Nord », située en Pologne en 1922. À treize ans, il composait ses premières poésies, d'abord en hébreu, puis uniquement en yiddish. Ses œuvres furent fréquemment publiées dans la presse yiddish soviétique entre 1939 et 1941, *Vilner Emes* (La vérité de Vilnè) et *Die naïe Bleter* (La feuille nouvelle), qui paraissait à Kovno. Il est membre du cercle littéraire *Yung Vald* (Jeune Forêt – יונג וואַלד), émanation du *Yung Vilna* créé sous l'influence de Leizer Wolf. Il publie dans le journal du groupe, également intitulé *Yung Vald*. Lorsque les Allemands ont occupé Vilnè en juin 1941, Glick a été envoyé travailler dans les tourbières à Biala-Waka, près de Rzesza. Malgré un travail forcé exténuant, il continuait d'écrire. Lorsque Biala-Waka fut liquidé en 1943, Glick retourna dans le ghetto de Wilno et la FPO. Il participa également à la vie culturelle illégale du ghetto.

Quand en 1943 il écrivit son poème *Zog nit keyn mol*, il le fit lire à un ami, lui-même poète, Shmerke Kaczerginski, à l'occasion d'une assemblée organisée pour rendre hommage aux écrivains yiddish, intitulée « *Le printemps de la littérature yiddish* ». Kaczerginski, avait fondé en 1929 le groupe littéraire laïque *Yung Vilnè*, avec Avrom Sutzkever. Tous deux sont aussi des résistants du ghetto qui font partie, avec Hermann Kruk, des « *brigades de papier* » dont l'objectif est de cacher les précieux livres de la bibliothèque du YIVO – יו"א – institut scientifique juif, que les nazis veulent envoyer en Allemagne. Hirsch Glick fut encouragé. Il composa un autre chant de partisans, bien connu des anciens des colonies de la CCE : *Shtil di nakht iz oysgeshternt* (La nuit est calme et étoilée), une chanson

par BERNARD FRÉDÉRIK

en hommage à la résistante **Vitka Kempner**, membre fondateur de la FPO, qui fit exploser un train nazi. Après la guerre, on retrouva quelques copies écrites de ses poèmes enterrées dans le ghetto. Début septembre 1943, alors que les Allemands s'apprêtent à détruire le ghetto, les résistants de la FPO attaquent les soldats entrés dans le ghetto pour commencer les déportations et cherchent à fuir pour continuer la lutte. Hirsch Glick tente, avec eux, de rejoindre les partisans de la forêt en octobre 1943, mais son unité est capturée par la Gestapo et déportée au camp de concentration de Goldpitz, en Estonie. En juillet 1944, alors que l'armée soviétique approche,



Glick en armes chez les partisans

Glick s'évade et l'on perd sa trace. Il a probablement tenté de continuer la lutte aux côtés des partisans, avant d'être capturé et exécuté en août 1944. Au total, 80 000 Juifs, hommes, femmes et enfants furent assassinés à Wilno et dans ses environs.

Les paroles et la musique de *Zog nit keyn mol* se répandirent vite dans les camps de concentration, les ghettos et



L'entrée du ghetto de Wilno

les forêts où se regroupaient les partisans ; à Minsk, Varsovie, Lodz... Les résistants le chantaient pour renforcer leur courage et célébrer leur lutte contre les nazis. Ce chant devint un hymne après-guerre et continue aujourd'hui de saluer la gloire des combattants juifs des ghettos et des maquis dans toute l'Europe. Dès la Libération, la *Chorale populaire juive de Paris* l'inscrit à son répertoire. **Ilya Holodenko**, son directeur, l'harmonisa en 1981. ■

Le chant des partisans de Vilno

Ne dis jamais ...

Ne dis jamais que tu vas ton dernier chemin,
Les cieux de plomb cachent le bleu du jour ;
Notre heure tant attendue reviendra,
Nos pas feront résonner ce cri : nous sommes là !

Du vert pays des palmiers jusqu'au blanc pays des neiges,
Nous arrivons avec nos souffrances et nos douleurs ;
Et d'où est tombée la moindre goutte de notre sang,
Jaillira notre héroïsme et notre courage.

Le soleil illuminera notre présent,
Les nuits noires disparaîtront avec l'ennemi ;
Mais si le soleil devait tarder à l'horizon,
Que ce chant se transmette de génération en génération.

Ce chant est écrit avec du sang et non avec une mine,
Ce n'est pas le chant d'un oiseau en liberté ;
C'est un peuple parmi des murs qui s'écroulent,
Qui l'a chanté, les armes à la main.

Aussi ne dis jamais que tu vas ton dernier chemin
Les cieux de plomb cachent le bleu du jour ;
Notre heure tant attendue reviendra,
Nos pas feront résonner ce cri : **nous sommes là !** ■

Zog Nit Keyn mol

Zog nit keyn mol az du geyst dem letztn veg,
Himlen blayene farshteln bloye teg ;
Kumen vet noch undzer oysgebenkte shoh,
S'vet a poyk ton undzer trot - mir zeynen do !

Fun grinem palmenland biz vaysn land fun shney,
Mir kumen on mit undzer payn, mit undzer vey ;
Un vu gefaln iz a shpritz fun undzer blut,
Shprotzn vet dort undzer gvure, undzer mut.

S'vet di morgnzun bagildn undz dem haynt,
Un der nechtn vet farshvinden mitn faynt ;
Nor oyb farzamen vet di zun in dem kayor,
Vi a parol zol gayn dos lid fun dor tzu dor.

Geshriben iz dos lid mit blut und nit mit bly,
S'iz nit keyn lid fun a foygl oyf der fry ;
Dos hot a folk tzvishn falndike vent,
Dos lid gezungen mit naganes in di hent.

To zog nit keyn mol az du geyst dem letztn veg,
Himlen blayene farshteln bloye teg ;
Kumen vet noch undzer oysgebenkte shoh,
S'vet a poyk ton undzer trot – mir zeynen do ! ■

זאג ניט קיין מאל

זאג ניט קיין מאל אז דו גייסט דעם לעצטן וועג
כאטש הימלען בליינען פארשטעלן בלויע טעג
קומען וועט נאך אונדזער אויסגעבענקטע שעה
ס'וועט א פויק טאן אונדזער טראַט – מיר זיינען דאָ

פֿון גרינעם פֿאַלמען־לאַנד ביז ווייטן לאַנד פֿון שניי
מיר קומען אָן מיט אונדזער פֿיין מיט אונדזער וויי
און וווּ געפֿאַלן ס'איז אַ שפּראַך פֿון אונדזער בלוט
שפּראַכן וועט דאָרט אונדזער גבורה אונדזער מוט

ס'וועט די מאָרגן־זון באַגילדן אונדז דעם היינט
און דער נעכטן וועט פֿאַרשווינדן מיטן פֿיינט
נאָר אויב פֿאַרזאַמען וועט די זון אין דער קאַיאָר
ווי אַ פֿאַראַל זאָל גיין דאָס ליד פֿון דור צו דור

דאָס ליד געשריבן איז מיט בלוט און ניט מיט בליי
ס'איז ניט קיין לידל פֿון אַ פֿויגל אויף דער פֿריי
דאָס האָט אַ פֿאַלק צווישן פֿאַלנדיקע ווענט
דאָס ליד געזונגען מיט נאָגאַנעס אין די הענט

טאָ זאָג ניט קיין מאל אז דו גייסט דעם לעצטן וועג
כאטש הימלען בליינען פארשטעלן בלויע טעג
קומען וועט נאך אונדזער אויסגעבענקטע שעה
ס'וועט א פויק טאן אונדזער טראַט – מיר זיינען דאָ ■

Paroles : Hirsch Glick, musique : Dmitri Pokrass

L' « ART MÉTÈQUE » EN FRANCE ENTRE LES DEUX GUERRES (PREMIÈRE PARTIE)

En guise de prémisses

Après la Grande Guerre, plusieurs facteurs ont accentué le sentiment xénophobe et antisémite. Cet état d'esprit, fortement ancré en France pendant le XIXe siècle, culmine avec l'affaire Dreyfus et divise profondément l'opinion.



Manuel Ortiz de Zarate, Moïse Kisling, Max Jacob, Pâquerette et Picasso, Boulevard du Montparnasse près du métro Vavin devant le café La Rotonde, 1916

Profondément antirépublicain, le journal catholique *La Croix*, fondé en 1880, se targue, à la une, d'être « le journal le plus anti-juif de France ». Le courant monarchiste, nationaliste et antisémite de Charles Maurras qui crée en 1902, au café de Flore, son organe de presse *L'action française*, a eu aussitôt une assez grande influence. En 1905, la loi de séparation de l'Église et de l'État n'a fait qu'aggraver cette fracture dans la société française et encourager la haine des Juifs qui, s'ajoutant à celle des « Boches », s'étend à tout ce qui est étranger. Plusieurs tendances de la droite et de l'extrême droite vont épouser ces thèses, d'aucuns se recommandant du fascisme italien, d'autres, plus tard, voyant d'un œil favorable l'avènement du nazisme.

En art, le triomphe rapide et inattendu des grands mouvements avant-gardistes – le cubisme, le fauvisme, le rayonnisme, le futurisme même – n'a suscité que des réactions en faveur d'un art académique, sinon d'un art plus traditionnel. La mode de ce modernisme à tout crin n'a provoqué que des ricanements et des plaisanteries, comme celle de Roland Dorgelès qui avait attaché un pinceau à la queue d'un âne et fait passer sa composition pour une œuvre futuriste. Un amateur en donna d'ailleurs un très bon prix. Rien de plus normal, en somme. Mais les choses ont changé par la suite. Le retour au néoclassicisme – dont Pablo Picasso est l'un des grands protagonistes –, l'apparition d'un cubisme tempéré, la prolifération d'un art moderne qui n'a plus de règles et se traduit par un éclectisme d'une incroyable diversité, ne laissent qu'un rôle mineur aux nouvelles avant-gardes, exception faite du surréalisme qui a vu le jour en 1924.

Les terrasses des grands cafés de Montparnasse (La Closerie des Lilas, Le Dôme, La Rotonde) se peuplent d'artistes venus de tous les coins de la planète, mais surtout d'Europe centrale, d'Europe orientale et de Russie : Chagall, Pascin, Kisling, Krémègne, Coubine, Zadkine, Soutine, Chana Orloff, Marie Vassilieff, Kikoïne, pour ne citer que ceux-là, ont rejoint Modigliani et Severini. Cette invasion n'est pas vécue par certains critiques et collectionneurs comme une invasion pacifique.

Les paladins contre l' « art métèque »

La critique ne tarde pas à mener une croisade de plus en plus violente contre ces étrangers qui ont connu rapidement les faveurs des galeries et des amateurs.

Le cas de **Camille Mauclair**, pseudonyme de Camille Faust (1872-1945), est édifiant. Il s'est d'abord passionné pour la littérature, est devenu un romancier doublé d'un historien très pertinent du symbolisme et un romancier. Très vite, il en est venu à collaborer à de nombreux journaux (*Le Figaro*, *Gil Blas* et *L'Aurore*). Disciple de Mallarmé, il s'est d'abord intéressé à la peinture symboliste, qu'il a défendue avec conviction. Puis il a tourné son regard vers des formes nouvelles. En 1901, il fait paraître dans *La Revue socialiste* un article intitulé « L'Art social et la révolution », dans lequel il a assigné un rôle social aux artistes.

En dehors de ses vues sur le monde du travail, il a combattu pour une reconnaissance plus importante du rôle du critique, notant le discrédit croissant de cette figure sur l'échiquier du microcosme des arts et lettres, plaidant en faveur d'une renaissance de l'essai, « forme supérieure de la critique » qui doit se doter d'un style nouveau. Au cours des années 1910, il a mené campagne pour une réforme en profondeur des critères de l'activité critique. Il a lui-même très bonne presse et Rémy de Gourmont donne de lui un portrait – élogieux – dans son second *Livre des masques* paru en 1898. Mauclair a fait connaître l'œuvre poétique de Jules Laforgue qu'il a fait éditer entre 1902 et 1903. Mais il s'est peu à peu éloigné des idées progressistes qu'il avait d'abord défendues, et sa « vigilance critique » s'est alors changée en une opposition obstinée contre toute nouveauté artistique.

Au début des années vingt, il modifie encore ses opinions, en faisant de la création artistique une sorte de religion et, dans *Les Princes de l'esprit* (1920), il énonce son nouveau dogme :



Le Dôme Brasserie Montparnasse

« Je crois que l'art, ce silencieux apostolat, cette belle pénitence choisie par quelques êtres que leur corps fatigue et empêche plus que d'autres de rejoindre l'infini, est une obligation d'honneur qu'il faut remplir avec la plus sérieuse, la plus circonspecte probité, qu'il est de bons ou de mauvais artistes, mais que nous n'avons à juger que les menteurs et les sincères, que la vanité est l'ennemie mortelle, la seule réellement terrible, de l'homme qui se sent doué de pensée et d'expression. »



Florent Fels en 1935

D'un côté, il exalte la beauté du passé en écrivant sur des maîtres d'autrefois – Fragonard, De Watteau à Whistler, Antoine Watteau, Léonard de Vinci, Le Greco, etc. –, de l'autre, il manifeste une prédilection pour l'impressionnisme. Dès 1920, Mauclair commence à glisser sur la pente savonneuse de l'antisémitisme et parle d'art « bolchevique » dans des articles parus dans *Le Figaro* et réunis en 1928 dans un petit volume : *La folie picturale, barioleurs, profiteurs, dupes, mercantis & métèques*. Quand l'écrivain Yvan Goll (de son vrai nom Isaac Lang, 1891-1950) met le pied sur l'asphalte parisien après avoir

passé une partie de la guerre en Suisse, où il s'était lié d'amitié avec James Joyce, Stefan Zweig, Romain Rolland, il a connu Florent Fels et a collaboré à *Action*. Ce nouveau venu (dont les poèmes ont été illustrés par Chagall en 1925) a été la goutte qui a fait déborder le vase. Pour Mauclair c'en était trop : il s'en est pris violemment à Fels et à sa revue *L'Art vivant*, car il protégeait et y faisait la promotion des artistes et des auteurs juifs.

Il a ensuite publié deux livres, qui représentent son credo de l'époque *L'Art vivant – la farce de l'art vivant* (1929), le second ayant pour sous-titre *Les métèques contre l'art français*. Le premier chapitre du premier volume, *Toujours plus à gauche*, assurait que les artistes juifs immigrés étaient l'avant-garde de la Troisième Internationale de la peinture et recevaient leurs ordres du Komintern. Il a donc répandu le bruit que les peintres et sculpteurs juifs faisaient partie d'un complot international pour mettre la main sur la France. Chacun d'entre eux incarnait l'« homedegoche » tant honni. Voici comment il y décrit le monde de l'art de Montparnasse :

« La foule des Montparnos était unie par le culte de l'alcool, de la cocaïne et l'art vivant des Allemands, des Polaks, des Petits Russes, des Yankees, des Japonais ; il y avait même des nègres et des Peaux-Rouges et tout cela faisait l'« École de Paris ». Parmi les blancs, la proportion de sémites était d'environ 80 %, et celle des ratés était presque la même. »

Collaborateur zélé pendant l'Occupation, il est décédé en 1945. Léautaud était persuadé qu'il était d'origine juive... ■■■ (à suivre)

* Notre ami **Gérard-Georges Lemaire** vient de publier une *Histoire de la critique d'art* chez Klincksieck, Paris, 480 p., 25 €.



À LIRE

Le yiddish, une « langue peau de chagrin » QUI VAUT BIEN UN NOUVEAU DICTIONNAIRE

par FRANÇOIS MATHIEU

Rachel Ertel le nomma « la langue de personne » [1] ; Jean Baumgarten, « une langue errante » [2]. Avec la lucidité culturelle et politique qu'on lui a connue, Charles Dobzynski (1929-2014) – à qui, par de longs emprunts, je rends ici hommage – écrivit sous le titre coup de poing d'un chapitre, « *Le yiddish, une langue* » : « *Langue majoritaire des Ashkénazes, le yiddish est devenu en Europe chez les Juifs langue minoritaire, langue peau de chagrin, réduite à veiller sa propre survivance, clairesmée par la disparition de la plupart de ses scripteurs et locuteurs dans la Shoah, langue sujette à caution désormais, à érosion fatale, pour ce qu'elle a représenté de sujétion, de résignation, de non-violence, de vaillance sans emploi, de déviance par rapport à la norme, langue de résidence forcée, de résistance partielle et de dissolution totale, si peu prise, si souvent méprisée, rejetée dans les ténèbres extérieures d'un inexpiable passé par les bâtisseurs d'un État juif, d'une dignité juive enfin restaurée, d'une auto-défense juive vite muée en capacité d'offensive, de maintien des conquêtes par la force des armées.* » [3]

On ne peut oublier l'offrande qu'en souvenir du climat linguistique « *si peu synagogaal, d'abord familial, vrillant de vérité* », entre un père, « *ancien talmudiste* », se remémorant « *sa yeshiva* », et une mère qui « *pratiquait les langues comme un art culinaire* », mais sans guère s'embarrasser « *des subtilités* », Charles nous fit notamment en préfaçant le chef d'œuvre de Cholem Aleichem, *Tévié, le laitier* [4] et publiant une somme de poèmes yiddish traduits et découverts par lui [5], dont

des poèmes de Marc Chagall, Itzik Manguer, Dora Teitelboim, Avrom Sutzkever.

Le présent projet du département de yiddistique du Centre interdisciplinaire d'histoire de la culture juive de l'université de Salzbourg en Autriche l'aurait sûrement enthousiasmé. Commencé il y a plus d'un an, sous la direction du professeur Armin Eidherr, ce dictionnaire du yiddish autrichien comprendra quelques 25 000 entrées ; autrichien certes, mais dans le sens historique, celui des centres historico-culturels de l'ancienne monarchie multinationale des Habsbourg qui étendait son pouvoir du Vorarlberg à la Bucovine. La base en est une vingtaine d'œuvres rédigées dans cette langue, et l'ouvrage ne sera pas une simple liste minimaliste d'équivalents lexicaux yiddish-allemand, mais au-delà un ensemble comprenant des synonymes, des expressions régionales, des proverbes, etc.

Pour l'Autriche, dans le contexte politique actuel, ce travail est d'importance. Il constitue finalement « une tâche nationale » et européenne, car le yiddish révèle un étroit entrelacs culturel entre les cultures juive, slave et allemande : la base en est le moyen-haut-allemand, la grammaire vient du slave, l'alphabet est hébraïque. Une nouvelle occasion de se rappeler que le yiddish aurait dû devenir la « langue nationale » officielle des Juifs, mais qu'elle allait rester, selon Charles Dobzynski, la « langue des machines à remuer les souvenirs, des machines à coudre désormais vouées aux rencontres fortuites avec un parapluie sur une table de dissection, langue de la machine à tricoter de mon père, à tricoter le regret, à tricoter le tracas et l'a-



Rédaction de la Naïe Presse en 1983

mertume », langue vaincue par l'hébreu, « rivale heureuse, rapiécée, rajustée, remise à neuf, à l'étude, dépoussiérée mais non dépossédée de sa mère-bible pour parler viril la langue des chars, des mirages, des laboratoires et des aéroports, langue yiddish laissée en quarantaine, [...] mise au coin comme une mauvaise écolière, une fille de vie douteuse et de mort louche, avec des parents impossibles, pas présentables, dotés souvent de noms imprononçables. » [6]

Le yiddish, une langue peau de chagrin ? Plutôt, une peau de « chagrins » que se partagent encore deux millions de Juifs qui vivent en grande partie aux États-Unis. ■

[1] Rachel Ertel, *Dans la langue de personne, poésie yiddish de l'anéantissement*, Seuil, Paris 1993, 224 p., 20,30 €.

[2] Jean Baumgarten, *Le Yiddish, histoire d'une langue errante, présences du Judaïsme*, Albin Michel, Paris 2002, 281 p.

[3] Charles Dobzynski, *Le Monde yiddish : Littérature, chanson, arts plastiques, cinéma. Une légende à vif*, [p. 19], L'Harmattan, Paris, 1998, 304 p., 25 €

[4] Cholem Aleichem, *Tévié le laitier*, trad. du yiddish par Colette Stoianov et Dora Sanadzé, Messidor, Paris 1991.

[5] Charles Dobzynski, *Anthologie de la poésie yiddish. Le miroir d'un peuple*, NRF, Poésie/Gallimard, Paris 2000, 612 p., 14 €

[6] Charles Dobzynski, *ibid.*, [p. 20].

ALBERTO TOSCANO, UN VÉLO CONTRE LA BARBARIE NAZIE*

par BÉATRICE COURRAUD



Un vélo contre la barbarie nazie se lit comme un roman, et cependant ce n'est pas une fiction. Le grand journaliste, Alberto Toscano, est parti à la recherche du héros Gino Bartali. En retraçant son histoire, l'auteur retrace aussi l'histoire de nombreux Italiens qui vinrent naturellement à la rescousse du peuple juif pourchassé et promis à l'extermination par les nazis. Dans l'Italie des années 1943-1944 soumise à la répression fasciste, allait surgir une Italie combattante et résistante. « *En Italie, où vivaient au début des années 1930 près de quarante-sept mille juifs, environ sept mille furent déportés pendant la Deuxième Guerre mondiale. Et les autres ? Ils furent épargnés ou sauvés, malgré le fascisme au pouvoir. Par qui ? Comment ?* » s'interroge Marek Halter dans sa préface.

Gino Bartali, « facteur de la liberté ».

Le sport est le fer de lance de l'Italie fasciste du début des années 1930. Le Duce se proclame premier sportif d'Italie. La mise en valeur du spectacle sportif avec la construction de stades monumentaux dans toute la péninsule est largement relayée par les médias. Mussolini jouera sur la fibre nationaliste dans le pays et hors des frontières, principalement auprès des immigrés italiens en France. Ses athlètes sont le symbole de la

grandeur de l'Italie. Et pour les classes populaires, le vélo c'est la liberté, le « cheval du pauvre », et le sport cycliste enthousiasme les foules.

C'est dans ce contexte que Gino Bartali, né en 1914 à Ponte a Ema, près de Florence, grandit et va faire ses preuves comme coureur cycliste. Ce fils de paysans, qui a quitté l'école à douze ans pour travailler, se hisse au plus haut niveau de la compétition. Il remporte notamment trois tours d'Italie en 1936, 1937 et 1946, ainsi que deux tours de France à dix ans d'intervalle, en 1938 et 1948, une performance jamais égalée.

Doté d'un talent extraordinaire, il sera considéré comme l'un des meilleurs coureurs de tous les temps. Comment un homme, issu de la classe sociale la plus misérable, devenu champion du monde de cyclisme vait-il, en plein cœur de la terreur fasciste, prendre conscience de l'impérieuse nécessité de résister à la barbarie nazie, de refuser de faire le salut mussolinien sur le podium, d'adhérer au PNF (Parti National Fasciste) ? Bartali accepte la proposition des représentants de l'Église et de la communauté juive de rejoindre le réseau de résistance, l'organisation *Delasem* (Délégation pour l'assistance aux émigrants juifs) et devenir le « facteur de la liberté », sauvant ainsi un grand nombre de vies.

« Le bien, on le fait, mais on ne le dit pas »

Surnommé Gino *il pio* (le pieux), Bartali est un homme simple, animé d'une foi profonde. Son vélo sera son premier et éternel amour. C'est le vélo qui fera de lui un champion, le sauvera et sauvera sa famille de la misère. C'est le vélo qui lui fera traverser des centaines de kilomètres pour apporter des faux papiers destinés aux enfants, aux familles juives cachées dans les couvents d'Ombrie et de Toscane, principalement à Florence et

Assise. Les faux papiers sont astucieusement dissimulés dans les barres métalliques, le guidon et la selle de son vélo. Grâce à son endurance, un courage et une volonté sans failles, Gino Bartali participera au sauvetage de 800 Juifs, parmi lesquels la famille Goldenberg qu'il cacha chez lui dans sa cave. Il y eut dans tous les pays occupés par Hitler ou sous la botte des dictatures national-socialistes des gens qui, tels Bartali, ont risqué leur vie pour lutter contre la « bête immonde », des gens qui ne pouvaient pas ne pas voir que l'on torturait, déportait, assassinait selon des critères politiques et raciaux. Mais qui pouvait ne pas voir ? Ces gens-là étaient pauvres souvent, mais partageaient leurs maigres rations de nourriture avec ceux qui demandaient asile, ils ouvraient leur porte à ceux qui étaient pourchassés. Ils méritent notre respect et notre admiration, d'autant qu'aujourd'hui une partie de l'Europe semble faire retour à ses vieux démons, sa vieille xénophobie qui n'a malheureusement jamais complètement disparu des esprits et des mentalités. L'histoire de Gino Bartali est d'autant plus touchante que ce dernier, à l'instar des grands résistants, n'a jamais tiré gloire de ses exploits. Il s'est longtemps tu, puis a commencé à livrer ses souvenirs avec grande humanité et modestie.

« Il y a des moments où le sport fait l'Histoire et il y a des athlètes qui gagnent bien plus que des médailles. »

Gino Bartali fut reconnu comme *Juste parmi les nations** en septembre 2013 et son nom figure au mémorial de Yad Vashem. ■

* Alberto Toscano, *Un vélo contre la barbarie nazie*, préf. Marek Halter, Éd. Armand Colin, Paris, 2018, 220 p., 17,90 €
NDLR Lire in *PNM* n° 317 (06/2014) de Leonardo Arrighi, *Un Juste dans le Tour de France*. C'est en souvenir de Gino Bartali qu'en mai 2018 le Tour d'Italie, parti de Jérusalem, a fait ses deux premières étapes en Israël.



Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

LA RELIGIEUSE

de JACQUES RIVETTE d'APRÈS DIDEROT*

Suzanne n'est pas la fille de M. Simonin et ne peut donc pas hériter. Ses parents la forcent à entrer comme novice à l'abbaye de Longchamp.

La *Religieuse* de Jacques Rivette ressort dans un superbe travail sur l'image et les couleurs pour cette version restaurée. Ce deuxième long métrage de Jacques Rivette, adapté du roman de Diderot, est très fidèle au livre, sauf sa fin où Suzanne se défenestre. Il est le film le plus « classique » de son auteur, alors rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*. Devant la réticence de la *Commission de contrôle du cinéma* dont l'avis est défavorable au projet de sa production, Rivette a d'abord testé le scénario au théâtre avec Anna Karina dans une mise en scène de Jean-Luc Godard qui ne choque alors personne. Le producteur de la Nouvelle Vague, Georges de Beauregard, finance le tournage en 1965. Les milieux catholiques et les associations de l'enseignement libre craignent que la réalisation ne soit « blasphématoire et insultante pour les religieuses ». Sous cette pression, le 1er avril 1966, Yvon Bourges, secrétaire d'État à l'Information, fait interdire le film qui pourrait « heurter gravement les sentiments et les consciences d'une très large partie de la population ».

Cette interdiction entraînera une levée de boucliers qui va de Jean-Luc Godard à François Mauriac. Godard qui avait écrit un beau texte sur *L'espoir* et dont le cinéma est très estimé d'André Malraux, pique celui-ci au vif en le surnommant « *Ministre de la Kultur* ».

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

Malraux, qui désapprouve cette censure, permet finalement au film de représenter officiellement la France au Festival de Cannes et en autorise la sortie, mais limitée à cinq salles parisiennes et interdite au moins de 18 ans. L'affaire de l'interdiction de *La Religieuse* assurera un beau succès au film de Rivette et signera les débuts d'une contestation chez les intellectuels, avides de défendre le droit à la liberté d'expression après des années de carcan. Elle prélude à l'état d'esprit qui mènera à 1968.

Ce n'est pas seulement pour son parfum de scandale qu'il faut se souvenir du film, mais bien en raison de sa beauté et d'une mise en scène admirable. Rivette par son usage du cadre, des lumières, des décors nous entraîne par les couloirs, dédales et cellules de couvents, dont l'architecture crée une angoisse digne des films où Satan suscite l'effroi. *La Religieuse* est un récit d'étouffement où le sujet ne cherche que sa liberté. On y retrouve les figures du piège et du complot terrifiants qu'une société impose par la contrainte, la violence et l'aliénation, figures déjà vues dans son premier long métrage, *Paris nous appartient*, où planait une menace constante, allusion à la Guerre d'Algérie et au terrorisme (attentats au plastic).

Dans *La religieuse*, la construction serrée et sobre du récit amplifie ces sentiments d'aliénation, y compris dans l'épisode du couvent libertin où l'intime est tout

autant agressé par la violence des désirs qui s'y jouent. Enfin l'art de Rivette dans la direction d'acteurs, et surtout des actrices, a su rendre magnifiques et complexes les personnages de Micheline Presle, Liselotte Pulver et d'Anna Karina. Celle-ci, superbe et très émouvante, sortie de l'univers de Godard, joue avec *Suzanne Simonin*, un de ses plus beaux rôles au cinéma. Inoubliable. ■

* France / 1965 / 135 min.



À VOIR

MÉMOIRE DE CINÉMA

Notre amie **LAURA LAUFER** présente :

- **Mirage de la vie** (1959) de Douglas Sirk avec Lana Turner, Juanita Moore, Susan Koehner, le 16/10 à 20h30 (Cinéma Rex de Chatenay-Malabry), film inspiré du roman de Fanny Hurst publié en 1933, drame de l'identité raciale à l'époque de la ségrégation aux USA.
- **Mia Madre** (2015) de Nanni Moretti, avec Margherita Buy, John Turturro, Giulia Lazzarini, le 26/10 à 18h (Maison des Babayagas à Montreuil).

POINTS DE NON-RETOUR [THIAROYE]

À la croisée de l'intime et du politique, Alexandra Badea se penche sur le silence du massacre de Thiaroye. Trois générations sont concernées.

Sujet fort comme tous ceux que traite pour le plateau l'auteure et metteuse en scène d'origine roumaine **Alexandra Badea**, *Thiaroye* parle de ces oubliés de l'histoire, ces tirailleurs sénégalais qui avaient servi la France durant les deux guerres mondiales, avaient été faits prisonniers, s'étaient pour certains évadés puis étaient entrés dans la Résistance, et qui furent massacrés le 1er décembre 1944 par l'armée française dans le camp de Thiaroye près de Dakar, parce qu'ils réclamaient leur solde et que l'administration coloniale refusa de verser l'argent.

La metteuse en scène ne se contente pas de mettre en avant cette violence coloniale. Elle aborde surtout le sujet du trauma transgénérationnel par le silence gardé sur cette blessure, les secrets ; elle parle implicitement de l'identité, du devoir de mémoire, de la nécessité de transmettre. « *On enterre la plaie ; on construit un mur de silence générationnel* » ce qui conduit à un double trauma. Soixante-dix ans après, le travail de mémoire commence.

Tous les sujets dont s'empare Alexandra Badea sont à la croisée de l'intime et du politique. D'ailleurs, comme elle le dit dans sa pièce, pour elle tout est politique même l'amour. Car on aime avec ce que l'on pense, ce que l'on est. Et le champ politique rejaillit toujours sur l'intime. L'auteure âgée de 38 ans s'est donnée comme ligne directrice de mettre en avant les paroles et les maux de ceux que l'on n'entend pas.

Points de non-retour est le premier volet d'une trilogie à venir sur l'histoire récente de la France, sur ses zones d'ombre. En partant de l'intime et de parcours de vie, scénographie, écriture et jeu des acteurs y entremêlent



© Simon Gosselin

des lieux, dessinent des espaces-temps, jouent du passage du documentaire à la fiction, destins croisés entre réel et fiction.

Trois espaces scénographiques sont configurés : le sable qui se charge de la violence infligée en devenant rouge, la scène en triangle où se déploie l'intime, les tranches de vie et les questionnements induits par celle qui interviewe, et à l'extérieur derrière les vitres, les souvenirs de vie, l'histoire, les paysages, les fantasmes, les imaginaires, la pluie, le brouillard.

Loin d'un esprit cartésien, d'un discours frontal, la metteuse en scène dessine avec ses comédiens un puzzle, une pensée en mouvement, et suggère à ses spectateurs d'ouvrir le champ des possibles par un dépassement de la blessure, une réconciliation, une réflexion sur le vivre ensemble, par un changement

profond d'abord en nous-mêmes pour pouvoir modifier le futur et tracer de nouvelles utopies.

Ce premier volet est comme une ouverture sur une intention, une réflexion, de même qu'il met en place des codes dramaturgiques de narration qui nous l'espérons, s'intensifieront, s'étofferont et se complexifieront dans les prochains volets. ■

Points de non-retour [Thiaroye] au Théâtre de la Colline jusqu'au 14/10, rés. 01 44 62 52 52 ; 18-19/10 La Filature, Mulhouse ; 29-30/10 Next Festival-comédie de Béthune.

Films à voir : • le documentaire de Nedjma Bouakra sur la création de *Points de non-retour [Thiaroye]* sur le site du Théâtre de la Colline. • le très beau film *Camp de Thiaroye*, tourné en 1987 par Ousmane Sembène.

À lire : de **Boubacar Boris Diop**, *Le temps de Tamengo* suivi de *Thiaroye terre rouge*, L'Harmattan, Paris 1981, 13,78 €

II. LES SALONS DES « SALONNIÈRES » JUIVES BERLINOISES

(Suite de la page 1)

par FRANÇOIS MATHIEU

Vers 1800, Berlin compte, pour une population de 172 000 habitants, un peu plus de trois mille Juifs, dont une très petite minorité de familles très aisées qui possèdent des droits civiques, en très grande partie des réformateurs. Les



Sociabilité chez Rahel Varnhagen

autres, qui sont domestiques, petits fonctionnaires, petits commerçants, colporteurs, tous pratiquant un judaïsme orthodoxe, vivent dans la pauvreté.

Moses Mendelssohn n'avait cessé de militer pour l'émancipation des Juifs et leur admission dans la société et, dans *Jérusalem ou Pouvoir religieux et judaïsme* (1782), pour une séparation de l'État et de la religion. Dans le même temps, un conseiller militaire et architecte prussien, **Christian Wilhelm von Dohm** (1751-1820), défenseur de l'égalité naturelle, publie les deux volumes de *De la Réforme politique des hommes*, où il écrit : « Est-ce que de bons citoyens travailleurs devraient être moins utiles à l'État parce qu'ils sont originaires d'Asie et se distinguent par la barbe, la circoncision et une façon particulière d'adorer le Seigneur qui leur a été transmise par les plus anciens de leurs ancêtres. [...] Notre nation doit être un lieu d'accueil pour tout citoyen qui respecte les lois et contribue à enrichir l'État par son travail. [...] Seulement la lie du peuple qui se croit permis d'abuser un Juif l'accuse d'avoir des lois destinées à tromper les citoyens des autres religions ; et seulement des prêtres avides de persécutions ont amassé des préjugés fallacieux qui ne font que prouver les leurs. »

C'est dans le contexte de la *Haskala* que s'inscrit l'activité intellectuelle de plusieurs femmes juives berlinoises, Henriette Herz (1764-1847), Rahel Varnhagen von Ense (1771-1833) et Brendel Veit-Mendelssohn, prénommée Dorothea après son baptême, qui tiennent salon à l'exemple des salons littéraires ou de conversation parisiens des XVII^e et XVIII^e siècles. Friedrich Schiller (1759-1805) dira qu'« à Berlin tout ce qu'il y a d'intéressant se passe dans les salons juifs ».

Mariée au docteur Marcus Herz, directeur de l'hôpital juif de la ville, disciple d'Emmanuel Kant sur qui il organise des conférences, **Henriette Herz** réunit très tôt dans leur maison de la *Neue Friedrichstrasse*, au sud-ouest de l'actuelle *Alexanderplatz*, un cercle de jeunes gens et de jeunes femmes passionnés de littérature, de musique et de théâtre, chrétiens et juifs, nobles et bourgeois, mêlés, et lance ainsi la

mode des salons juifs. C'est chez elle que naît le romantisme berlinois.

Rahel Levin, fille d'un banquier et courtier en bijoux, qui épousera le diplomate et écrivain Karl August Varnhagen von Ense, ne doit son savoir qu'à sa propre volonté : alors que son frère Ludwig a pu étudier au prestigieux Lycée français de Berlin fondé en 1689 par les huguenots, elle doit engager des précepteurs qui lui enseignent les mathématiques et le français, « la langue de l'Europe ». Et l'allemand, car cette grande épistolière en a besoin, qui, toute sa vie, écrira un mélange de yiddish local et d'allemand, parfois difficile à déchiffrer.

La « petite Levin », comme l'appellera le linguiste, diplomate et philosophe, Wilhelm von Humboldt, a vingt-deux ans quand elle tient salon dans la « mansarde » sous les combles de la maison où sa mère vient, après la mort de son mari, d'emménager avec ses cinq enfants, au 54 de la *Jägerstrasse*. Avec celle que l'écrivain Heinrich Heine surnomma « la femme la plus intelligente de l'univers » commence l'histoire de l'émancipation féminine en rapport avec l'émotion bourgeoise des Juifs berlinois.

Baptisée pour pouvoir, selon elle, jouer dans la société berlinoise le double rôle de femme et de Juive, Rahel Varnhagen reconnut à la fin de sa vie que sa conversion ne l'avait guère aidée, et que ses racines étaient bien dans le judaïsme. Les plus grands noms des lettres allemandes ont fréquenté son salon. Grande épistolière, auteure de six mille lettres et autres écrits, elle a en Allemagne élevé la correspondance au niveau de l'œuvre d'art littéraire. Fervente adepte de l'émancipation des femmes, on comprend qu'elle ait pu inspirer au siècle dernier Hannah Arendt [1] et Clara Malraux [2].



Henriette Herz par Wilhelm Hensel



Rahel Levin Varnhagen par William Hensel (7 juillet 1822)



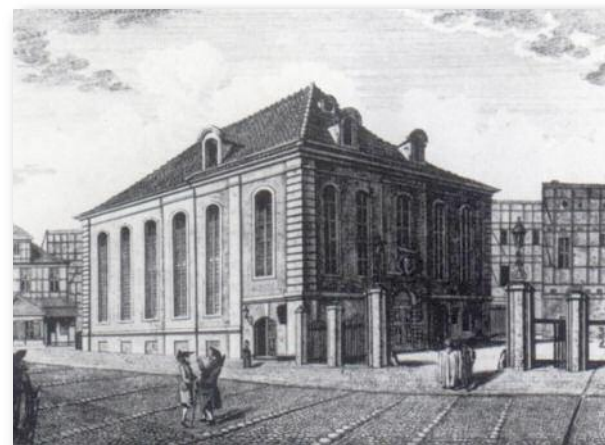
Berlin 1790 - Hameasef - Première édition d'un journal de la Haskala en hébreu

convient de citer un troisième nom, celui de **Dorothea Veit** (1764-1839), la fille aînée de Moses Mendelssohn, lequel l'avait mariée très tôt à un riche marchand, Simon Veit. La jeune femme regimbe : son mari a des « manières juives » et ne connaît rien aux arts et à la littérature.

Si Rahel Varnhagen a dû bâtir elle-même l'édifice de ses connaissances, Dorothea Veit avait bénéficié des cours de philosophie que Moses Mendelssohn dispensait à ses enfants et à quelques autres jeunes gens, notamment les frères Humboldt, et des leçons de précepteurs engagés par son père. Dans le salon d'Henriette Herz, elle rencontre de jeunes intellectuels, dont l'écrivain romantique Friedrich Schlegel, de huit ans son cadet. Mère de deux fils, elle finira après avoir divorcé et s'être convertie au protestantisme par épouser celui-ci en 1804. Avec lui, Dorothea Schlegel-Mendelssohn se convertira ensuite au catholicisme. On lui doit notamment un roman, *Florentin*, dans lequel elle décrit les salons berlinois. Si son mariage avec Schlegel la libère d'une certaine façon du milieu juif, il ne la libère cependant pas de la condition féminine de l'époque et la lie encore plus à son mari qu'elle suit en France, en Autriche, en Allemagne (elle mourra à Francfort), jouant à la fois le rôle d'épouse et de collaboratrice secrète : elle traduit des romans, adapte des textes du Moyen-Âge, qui paraissent tous sous le nom de Friedrich Schlegel, en retravaille les manuscrits. Hannah Arendt aura sur elle ce jugement sévère : « Il reste qu'elle a réussi à s'attacher à un être humain et à se laisser traîner par lui à travers le monde. Sa vie est inracinable, parce qu'elle n'a pas d'histoire [3] » ■



Portrait de Dorothea Schlegel



Synagogue Heidereuthergasse - Gravure de Fr. August Calau

[1] **Hannah Arendt**, *Rahel Varnhagen, la vie d'une juive allemande à l'époque du romantisme*, trad. de l'allemand par Henri Plard, Éd. Tierce, 1986, puis Pocket, 1993.

[2] **Clara Malraux**, *Rahel, ma grande sœur... Un salon littéraire à Berlin au temps du romantisme*, Ramsay, 1980.

[3] Citation extraite d'une émission radiophonique de Deutschlandfunk du 24 octobre 2014, « Dorothea Schlegel, inventrice du mariage romantique ».

Si l'on évoque les « salonnières », il